Document generated on 04/25/2024 10:54 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

Pearson, Timothy G., *Becoming Holy in Early Canada*, Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, 295 pages

Leslie Choquette

Volume 70, Number 1-2, Summer–Fall 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1038307ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1038307ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Choquette, L. (2016). Review of [Pearson, Timothy G., *Becoming Holy in Early Canada*, Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, 295 pages]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *70*(1-2), 202–205. https://doi.org/10.7202/1038307ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

raliste, participant à son évolution, jusqu'au pari de Meech. Puis, celui-ci perdu, il est devenu partisan du OUI en 1995. Jean-François Nadeau parle d'une « affection profonde pour sa patrie », celle d'un « vieux bleu ». Selon Landry, il « finit sa vie comme indépendantiste ». Et il ajoute : « Au-delà de toute partisannerie et d'ambition personnelle, Marcel Masse a servi admirablement notre patrie », comme s'il avait incarné l'ultimatum de Johnson.

La teneur des textes est évidemment variable. Certains sont plus proches de l'anecdote ou du témoignage, d'autres plus systématiques dans leur démarche. Et bien qu'il reste des zones ombragées, l'ouvrage met en parallèle l'individuel et le collectif, comme si le Masse décrit par les auteurs de l'ouvrage nous offrait une synthèse du Québécois des soixante dernières années – celui du beau risque, celui de l'hésitation, celui d'une nostalgie, celui d'un attachement au Canada et au Québec – que Louis Balthazar a bien illustré dans son *Nouveau bilan du nationalisme au Québec*, marqué dit-il par des ambivalences fondamentales et récurrentes. Quand Masse se retire, lors de la toute dernière saison, son « engagement indéfectible à l'endroit de la préservation du passé » demeure indéniablement, mais le regard semble cruellement ailleurs, loin de l'action présente, dans une déception du politique. N'est-ce pas aussi le lot de plusieurs à l'heure actuelle ? Au total, les auteurs lui devaient bien ce travail de mémoire, qui devient l'étrange miroir d'une époque.

JEAN-HERMAN GUAY
Université de Sherbrooke

Pearson, Timothy G., *Becoming Holy in Early Canada*, Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, 295 pages.

Cette excellente étude examine le processus menant à la sainteté en Nouvelle-France. L'auteur ne parle pas seulement des treize saints officiels ayant vécu dans la colonie et dont la canonisation date dans chaque cas du XXe ou du XXIe siècle. Suivant une approche ethnologique, il vise plutôt à comprendre comment la sainteté catholique se manifeste dans la vallée du Saint-Laurent aux XVIIe et XVIIIe siècles. À partir d'une liste de 38 personnes ayant inspiré un discours hagiographique à l'époque de la Nouvelle-France, il remonte les divers chemins de la sainteté qui s'offrent aux colons et aux Autochtones, nous aidant ainsi à mieux comprendre la culture religieuse locale.

Comme la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-France au XVIIe siècle est pour ses nombreux partisans dévots surtout une expérience religieuse. L'évangélisme est donc la première voie de la sainteté dans la colonie, que l'on soit missionnaire auprès des Autochtones ou converti indigène au catholicisme. La liste de l'auteur (p. 199-200) contient douze missionnaires ayant travaillé chez les Amérindiens (onze jésuites et un récollet) et pas moins de onze Amérindiens chrétiens. Pour les premiers, c'est le martyre qui mène le plus souvent à la sainteté, tandis que la piété domine chez les seconds, sans que le martyre soit exclu.

Les spécialistes de l'histoire amérindienne ont déconstruit le mythe des saints martyrs canadiens en montrant que les morts des missionnaires s'inscrivaient dans un contexte politique ordinaire. Un martyr dans le sens canonique du terme est quelqu'un qui meurt d'*odium fidei* en refusant d'abjurer sa foi. En revanche, les missionnaires tués par les Amérindiens moururent en ennemis de guerre selon des rites codifiés de captivité. La question de l'auteur est alors celle-ci : Comment se fait-il qu'un acte de guerre banal se réinscrive comme performance du drame chrétien du martyre ? Il y répond en étudiant la mise en discours des morts de quatre jésuites – René Goupil, Isaac Jogues, Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.

Pour comprendre la performance de la sainteté chrétienne chez les Autochtones, l'auteur choisit un seul cas d'étude, celui de l'Algonquin Joseph Onaharé, mort lui aussi aux mains des Iroquois en 1650. Onaharé s'éteignit sous la torture en guerrier puissant, mais en se réclamant de mourir pour la foi selon des témoins hurons et jésuites. L'auteur voit dans ce martyre une réconciliation syncrétique entre la sainteté chrétienne et la spiritualité indigène. Dans les mots des jésuites, les Autochtones gardaient « leurs anciennes couftumes, qu'ils fanctifierent d'vn zele vrayment Chreftien » (p. 70).

À côté de l'évangélisme, un nouveau modèle de la sainteté apparaît vers le milieu du XVIIe siècle, avec le développement de la colonie. Celui-ci est axé sur le service aux colons à travers la charité et l'ascétisme. L'enseignement, les services hospitaliers et les dévotions pénitentielles au nom de la Nouvelle-France créent une voie de la sainteté ouverte aux femmes, voire dominée par elles. Si quinze femmes côtoient vingt-trois hommes sur la liste de l'auteur, elles seront dix sur seize entre 1650 et 1715 (p. 90). Cette féminisation de la sainteté est marquante, mais l'auteur relativise son importance en insistant sur le caractère conservateur et traditionnel de la sainteté féminine (p. 138), axée sur la soumission, l'humilité, la pas-

sivité et l'obéissance (p. 100-101). À mon avis, il sous-estime la nouveauté de ces performances féminines de la sainteté en Nouvelle-France. Il est vrai que les religieuses et les dévotes cherchent l'appui des autorités ecclésiastiques ; ce ne sont pas des rebelles après tout mais des membres à part entière de l'Église post-tridentine. Pourtant elles réussissent souvent à convaincre les autorités d'accepter leurs conceptions novatrices de l'apostolat. Qu'il s'agisse des Hospitalières qui entendent les confessions des convertis hurons pour décharger les jésuites (p. 123), de Marguerite Bourgeoys qui crée une congrégation féminine sans cloître, de Catherine de Saint-Augustin qui pratique l'exorcisme de fait, de Marguerite Tardy dont le projet radical de fusionner toutes les communautés religieuses de Montréal ne prend fin qu'avec son renvoi en France en compagnie de ses amis sulpiciens (d'où son absence de la liste des personnes saintes), la Nouvelle-France favorise les innovations en spiritualité féminine.

Évidemment, la sainteté catholique n'acquiert toute sa signification qu'après la mort avec l'élaboration d'un culte populaire (vénération, pèlerinage, reliques) et d'un texte hagiographique. Dans un chapitre consacré aux miracles, l'auteur compare le cas de Catherine de Saint-Augustin, dont le culte relie les deux rivages de l'Atlantique, à celui de Didace Pelletier, un frère récollet vénéré à tous les échelons de la société coloniale. Si le culte du frère s'estompe avec le temps, malgré la constitution d'un bon dossier hagiographique, c'est qu'il sera victime d'une malchance politique : sa cause est embrassée par des jansénistes récemment condamnés par le pape.

Selon l'auteur, la nature du texte hagiographique influe aussi sur la réputation de sainteté posthume. Malgré les efforts de Jeanne Mance pour assurer celle-ci en prêtant sa voix à deux biographies sacrées, ni celle de Dollier de Casson ni celle de Marie Morin ne sont en conformité avec le récit hagiographique (p. 171). Par contre, les auteurs des textes consacrés à Marguerite Bourgeoys et à Marguerite d'Youville emploient une rhétorique conservatrice de virilité féminine pour suggérer que la sainteté est une qualité foncièrement masculine.

Je n'étais pas convaincue de ce dernier argument, car il me semble que la distinction la plus importante entre les cas de Marguerite Bourgeoys et de Marguerite d'Youville, d'une part, et celui de Jeanne Mance, d'autre part, est l'appui ou non d'une congrégation dévouée au culte de sa fondatrice. Jeanne Mance, comme Madeleine de la Peltrie, n'a jamais intégré la congrégation dont elle a rendu possible l'établissement. D'ailleurs, la

canonisation des deux fondatrices est assez récente, 1982 pour Marguerite Bourgeoys et 1990 pour Marguerite d'Youville. Jeanne Mance, pour sa part, est devenue Servante de Dieu.

Malgré ces réserves, la méthode de l'auteur est riche et ses arguments poussent à la réflexion. Je recommande vivement son livre à tous ceux qui s'intéressent à la culture religieuse coloniale.

Leslie Choquette
Institut français
Assumption College

Preston, David. L., *Braddock's Defeat : The Battle of the Monongahela and the Road to Revolution*, New York, Oxford University Press, 2015, 432 pages.

***B**raddock's Defeat* met en lumière un épisode décisif, mais souvent ignoré de l'histoire de la guerre de la Conquête (1754-1760), l'écrasante victoire militaire québécoise [ici entendu au sens de canadienne-française, désignation ne s'imposera qu'au XIXe siècle] et amérindienne sur les forces britanniques lors de la fatidique bataille de la Malengueulée du 9 juillet 1755.

Connue dans le monde anglo-saxon comme *la bataille de la Monongahela*, du nom de la rivière qui jouxte le lieu où se déroula le terrible affrontement, ou comme *la défaite de Braddock*, évocatrice du général britannique qui y laissa sa vie, le captivant récit qu'en fait David Preston nous conduit dans la vallée de la Belle-Rivière (aujourd'hui, la rivière de l'Ohio) où s'enclencha, dès 1754 en Amérique du Nord, la guerre de Sept Ans (1756-1763), plus connue au Québec comme la guerre de la Conquête.

Le choc des deux armées advint à proximité du fort Duquesne où s'élève aujourd'hui la ville de Pittsburgh. L'ambition des Britanniques était de s'emparer de Duquesne, centre névralgique pour le contrôle de la vallée de l'Ohio, avant de poursuivre leur marche vers le fort Niagara, leur véritable objectif. La chute de Duquesne n'était donc que le premier jalon d'une stratégie beaucoup plus vaste visant à rompre les lignes de communication de la Nouvelle-France en isolant la vallée du Saint-Laurent du Pays d'en Haut (le bassin des Grands Lacs) et de la Louisiane.

La vallée de la Belle-Rivière revêtait un enjeu stratégique considérable. Pour les Français, elle assurait la continuité territoriale de la Nouvelle-France ; pour les Anglais, elle représentait l'étape obligée de l'expansion